

les vibrations se heurtent et se croisent dans l'air sonore ; parfois alors on a deux teintes superposées, dont l'intensité même semble redoubler par le contraste ; parfois de grands nuages aux aspects étranges, chariots aux roues étincelantes, trônes d'or, palais aux architectures fantastiques, croulant sous le vent, s'élevaient de la mer, montent dans le ciel et se détachent vivement sur ce fond resplendissant d'or et de feu. On comprend alors qu'en face de ces spectacles sublimes Odin ait placé dans les nuages le paradis des héros.

Cependant, les derniers rayons s'évanouissent, les splendeurs s'effacent, le ciel s'éteint, les touffes de lilas remplacent les bouquets de roses ; aux teintes fauves de l'or rutilant succèdent les décolorés pâleurs de l'argent ; enfin, c'est le tour de la nuit, nuit serène et limpide, dont l'ombre même a des reflets de perle, irisés de la lueur lactée des opales.

Georges était poète à ses heures, et cette grande scène fit sur lui une impression que peut-être il ne se croyait plus capable de ressentir. L'homme qui se connaît le mieux à toujours dans son cœur des replis secrets où la lumière ne pénètre point tous les jours. Et puis, à son insu, le regard profond de la comtesse le suivait toujours : il se surprit même, une fois ou deux, à chasser son souvenir. Mais comme, en sa qualité de diplomate, il était de ceux qui prétendent que la parole a été donnée à l'homme pour cacher sa pensée, il se garda bien de révéler sa préoccupation naissante.

Les deux amis dînèrent ensemble dans un club, et allèrent le soir au Grand-Théâtre, où l'opéra, trois fois par semaine, réunit la société aristocratique de Stockholm. Georges lorgna dans toutes les loges. Il ne découvrit point Mme de Rudden.

II

Le président de la chambre des nobles donnait, le lendemain, du plus grands raouts de l'hiver.

Georges reçut une invitation dans l'ordre. Il y vint, amené par l'ambassadeur. Les bals du grand d'été, à Stockholm, sont fort brillants. Les Suédois s'appellent eux-mêmes Français du Nord : ils aiment le plaisir et s'y livrent avec une ardeur méridionale. La réunion était brillante et l'on ne comptait pas les femmes. Georges parcourut l'oeil leur escadron volant : il cherchait Christine. Il ne laperçut pas. Elle était jeune et avait trop longtemps vécu en Allemagne pour ne pas savoir la danse : il accepta donc sans regrets les compensations que lui offraient cinq ou six beautés à la fois, fort empressées de donner leur adresse, par leur accueil, une idée honorable de l'hospitalité suédoise.

Mme de Rudden entra pendant qu'il dansait une rédowa : elle traversa le salon avec cet air de majesté d'ancienne qui ne l'abandonnait jamais. Georges ne voulut point retourner la tête, mais il suivait tous ses mouvements dans les glaces ; il entra dans la danseuse vers elle pour la regarder de plus près. La robe de la comtesse l'éffleura. Mais Mme de Rudden ne fit que passer. Elle apparut au milieu de la foule peu bruyante : passé vingt ans, ces femmes vraiment distinguées ne sont plus ; elles laissent ce plaisir à celles qui n'en ont pas d'autre. Elle se retira dans un des boudoirs disposés autour du salon pour servir d'appoint à la causerie discrète. Quelques heures l'entourèrent bientôt, et elle devint le centre d'un petit groupe.

Georges trouva que les rédowas suédoises duraient un peu trop longtemps, et, quand il eut reconduit sa dansante, il s'approcha du boudoir.